L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 28 OCTOBRE 1887. 61me Année.

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI, 28 OCTOBRE 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 4e page.

Pavage et éclairage.

Pavage et éclairage—deux choses qui semblent être bien distinctes, bien dissemblables, bien étrangères l'une à l'autre. Qu'on se donne la peine d'y réfléchir une minute, et l'on verra qu'elles se tiennent par des rapports intimes, qu'elles répondent à un même besoin et poursuivent un même but. Egalement indispensables, elles sont soumises à une direction unique—l'édilité—dont elles doivent être la principale préoccupation, et l'on peut dire, hardiment, qu'il n'y a pas de cité convenablement administrée sans un bon pavage, sans un bon éclairage.

Avons-nous besoin de nous étendre sur les défectuosités du pavage de la Nouvelle-Orléans? Qui ne sait qu'il est dans un état déplorable et que la plupart de nos voies publiques—à l'exception de celles qui longent le fleuve sur une épaisseur de trois à quatre blocs—ressemblent trop aux rues d'un grand village? Nous n'avons guère que deux ou trois chaussées macadamisées qui—excepté une petite partie de la rue Poydras—sont hors de la ville et servent de promenade aux hommes de loisirs de notre bonne métropole. Quant aux quelques rues ou se sont concentrés le commerce et l'industrie, leur pavage en granit laisse fort à désirer ; les blocs sont trop grands, disposés et taillés de telle sorte que les parois extérieures de l'un ne peuvent adhérer à celles du voisin. Sous le poids des véhicules qui y passent, à chaque instant, ils font bascule, tantôt à droite, tantôt à gauche, et forment des trous où viennent bondir, à chaque pas les voitures, en temps sec ; ou se produisent mille flaques d'eau stagnante, en temps de pluie.

Les autres quartiers, sont dans un désarroi tellement lamentable, qu'elles se refusent à toute description : on recule devant la tâche. A quoi bon étaler ses misères au grand jour?

Ce n'est pas ainsi qu'on en agit dans les pays, dites villes du Nord et de l'Ouest, et l'on pourrait citer Cincinnati comme un modèle que nous ferions bien de suivre—ne fut-ce que de loin. La capitale de l'Ohio est, peut-être, maintenant, la mieux pavée de toutes. Comme nous, elle a eu ses contrats frauduleux, ses dépenses extravagantes ou folles de propos, mais elle a mis ordre à cela. Du jour où elle a résolu d'en finir avec les exploitations dont elle était la victime, et qu'elle a pris, sans hésiter, les moyens d'y arriver, les choses ont changé du tout au tout ; elle a trouvé dans ses caisses, fort longtemps vides, assez d'argent pour faire face aux frais des améliorations qu'elle désirait. Que n'en faisons-nous autant? Qui nous arrête? Deux choses seulement qui nous font défaut: la volonté et l'énergie nécessaires pour réaliser ce que nous rêvons. Armons-nous donc, une bonne fois, de la volonté et de l'énergie qu'ont déployées les habitants de Cincinnati, et nous réussirons comme eux.

Il règne, sur le plus ou moins de nécessité de l'éclairage des villes, une erreur funeste—quoique facilement explicable quand on se rend compte des habitudes des populations ; il est bon de la relever, de la détruire, parce qu'elle est la source d'une foule d'abus criants, le prétexte à mille négligences administratives, l'occasion de nous ne savons combien d'accidents et de délits. La plupart des habitants des quartiers centres—de la Nouvelle-Orléans en particulier—ne mettent pas les pieds hors de chez eux, le soir ; parmi ceux qui sortent, les uns fréquentent les théâtres, les autres vont passer une heure ou deux dans les clubs, les cercles, les cafés, établis dans le quartier central. Dès neuf heures, les rues sont à moitié désertes : après onze heures—excepté au moment d'une sortie de théâtre—vous ne rencontrez, quelquefois, pas un seul passant dans l'espace de cinq à six îlets. Une demi-heure après, c'est partout le silence le plus profond, la solitude la plus complète. Le bourgeois, l'homme d'affaires, le gros commerçant, le petit détaillant, s'imaginent que toute la population est comme eux—livrée aux douceurs du sommeil—et qu'il faut être un coupeur de bourse ou un chevalier du poignard, pour battre le pavé à ces heures indues. A peine ont-ils un regret à exprimer à l'endroit du malheureux qui, souvent, tombe victime d'un abominable guet-à-pens. "Que faisait-il, à un pareil moment, hors de chez lui? D'où venait-il? Où allait-il?" Nous ne nous souvenons pas d'un seul accident, d'une seule catastrophe de ce genre, qui n'aient été accompagnés de mille commentaires aussi peu bienveillants.

Il y a là presque toujours, une erreur et une injustice. On ne se rend pas assez compte de l'activité qui se manifeste dans une cité comme la nôtre, à partir d'une heure du matin jusqu'au moment où les rayons du soleil, pénétrant à travers les volets de sa chambre, vont arracher le paisible bourgeois au repos dont il a joui, huit ou dix heures durant. Un bon quart de la population est alors sur pied et c'en est assurément la partie la plus laborieuse l'une des plus utiles—celle qui reçoit, traduit, compose, imprime, distribue, colporte les nouvelles que nous savourons, chaque matin, en prenant notre déjeuner ; celle qui nous prépare, nous fournit, le pain, les viandes, les légumes, les fruits qui nous alimentent, tous les jours ; celle qui nous dispense la nourriture de l'intelligence et du corps, qui nous donne les moyens de nous former une opinion sur tout ce qui se passe sur le globe, loin de nous, comme près de nous, en matière politique, économique, scientifique, industrielle et commerciale ; qui nous permet de réparer nos forces physiques, pour pouvoir suffire aux travaux de la journée. On ne sait pas quelle chose précieuse c'est que la lumière pour cette foule de travailleurs nocturnes. C'est à partir d'une heure ou deux du matin, qu'une administration sérieuse, ayant conscience de ses devoirs, devrait veiller, avec la plus grande sollicitude, à l'entretien de l'éclairage, quel que soit, d'ailleurs, le système adopté—gaz ou électricité : quelles que soient les compagnies avec lesquelles elle a traité.

Il faut, cependant, l'avouer : ces quelques heures—les plus laborieusement, les plus efficacement employées, des vingt-quatre dont dispose l'homme—sont les plus négligées. Nous pourrions nommer des quartiers entiers qui sont, parfois, privés de toute éclairage, au moment où il est le plus indispensable. Combien de centaines de réverbères sont complètement éteints, alors qu'il leur faudrait briller du plus vif éclat? Nous l'ignorons, mais c'est une étude à faire. Celui qui s'y adonnerait, rendrait un grand service à la communauté. On pourrait découvrir ainsi où sont les vices du système qui nous régit et les moyens d'y remédier.

Nous n'accusons personne, pas plus les compagnies d'éclairage que l'administration. Nous ne connaissons ni les termes des contrats, ni les obligations imposées aux entrepreneurs, ni les ressources dont ils disposent.

Nous convenons que l'on assume une lourde tâche, en s'engageant à fournir une lumière suffisante et constante à une ville aussi étendue que la nôtre. Le matériel est il assez considérable? Les machines sont-elles assez puissantes? Le personnel est-il assez capable, assez nombreux, et la surveillance suffisante? Autant de questions auxquelles il n'est possible de répondre qu'après une enquête longue et consciencieuse, mais nous ne pouvons nous empêcher de signaler les lacunes lamentables, qui se reproduisent trop souvent, aux heures les plus critiques de la nuit.

C'est, surtout, au commencement de la saison dans laquelle nous entrons, où les journées sont les plus courtes, où la population est la plus dense, où le ciel est le plus chargé de nuages, où les pluies sont les plus fréquentes, où, par conséquent, les ténèbres ont la plus longue durée et sont les plus profondes, qu'il faut s'occuper de ces questions qui sont graves, puisque la sûreté, le commerce, la prospérité de la Nouvelle-Orléans en dépendent, en grande partie.

Nous admettons que l'éclairage électrique est encore dans l'enfance ; il a, ici comme ailleurs—peut-être plus qu'ailleurs—beaucoup de progrès à accomplir pour ne rien laisser à désirer. Raison de plus pour y apporter des soins minutieux, une surveillance sévère, pour ne rien épargner, afin d'éviter le retour trop fréquent d'accidents, parfois inévitables.

Nos certificats ne sont ni exagérés ni factices, mais bien des faits vrais, attestant les cures merveilleuses de la Salsepareille d'Ayer.

Le prince de Bismarck.

La *Revue Illustrée* publie, sur sa couverture, un saisissant portrait du prince de Bismarck, dessiné par Guth. Le directeur de cette Revue, M. Baschet, a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles de l'article où M. de Blowitz, le correspondant parisien du *Times* de Londres, décrit ce portrait et étudie, sous un jour nouveau, les intimes projets du Chancelier de fer. (Le *Figaro*.)

Oui! c'est bien lui, le géant des montagnes du Harz, le Rnebezahl dont le rire amer réveille les échos des vallées du Rhin....

Regardez-le : sous la longue capote qui le couvre, il a caché la tunique bleue de son uniforme ; le cache-nez s'enroule autour de son hausse-col ; le grand chapeau mou remplace le casque à pique, et le bâton épais dont sa main est armée doit renfermer une épée.

Ne vous y fiez pas. En un clin d'œil, vous verriez disparaître toute cette défroque de promeneur pacifique, et le diplomate-cuirassier, le Bismarck, toujours prêt à jeter le poids de son sabre dans la balance, apparaîtrait devant vous, formidable, menaçant et dur.

Regardez-le bien : l'oreille est vaste, largement ouverte aux mille bruits qui s'y engouffrent des quatre coins du globe. Le menton, base solide, soutient une mâchoire qui se croise aux extrémités et ne lâche que par lambeaux. Les pommettes d'une structure léonine, appuient, d'en haut, ce que le menton supporte d'en bas, et les narines, renflouées par un souffle puissant, servent de ventilateur à la broyeuse qui fonctionne derrière les lèvres impénétrablement fermées.

L'œil, vigoureusement enchâssé entre la paupière en saillie et le sourcil en vedette, regarde au loin, au-delà de l'horizon visible, vers cet inconnu perdu dans les ombres, dont l'horlogerie complexe que renferme la boîte forgée du crâne voudrait marquer le mouvement et régler la marche.

A quoi songe, en marchant, le chancelier d'Allemagne?

Pense-t-il au travail accompli? A l'empire allemand relevé par lui? A l'Autriche, amputée à Solférino, exilée après Sadova? A Napoléon III, recevant comme prix de son immobilité un article irréalisé du traité de Prague?

Pense-t-il à cette guerre.... à cette cabane de tisserand sur la route solitaire, et où le captif de Sedan roulait sa dernière cigarette impériale?

A l'entrevue de Ferrière? A cette salle de Versaille, où Jules Favre, "les cheveux hérissés, les bras en l'air, éperdu, désespéré, alla comme une grande chauve souris, se coller dans un angle obscur"?

Pense-t-il à cette heure où le roi de Prusse, déjà vieux, couronnant la victoire par l'ironie hautaine, apparaissait sur ces balcons superstitieusement royal, devant ces hommes et ces peuples encore de grâce, de beauté et d'amour, et se fit acclamer "Kaiser" par ses soldats en délire?

Essaye-t-il de dérouler sous ses yeux l'Europe dont il occupe le second plan et où il prend la première place?

Non. Il est à cette troisième période du génie, où, incertain du lendemain, on relègue aux heures oisives les rêves et les évocations du passé, pour ne songer qu'aux requêtes impérieuses de l'avenir.

Il est rare que la nature façonne un génie sans prendre souci de ses premières heures : il est rare que, l'ayant façonné, elle permette qu'il s'étiole.

Aux premiers temps de son apparition sur la scène du monde, elle ne lui demande qu'à se laisser porter par les événements, quoique pas contrariser l'impulsion qu'elle lui donne, la direction qu'elle lui imprime.

Dans de telles existences, le hasard n'est que la forme indéfinie que revêt une volonté supérieure, et les faits en apparence les plus insignifiants ont leur place exacte, marquée dans un plan d'ensemble, correctement conçu.

Plus tard seulement, devant la voie clairement indiquée, le génie se dégage par les marques d'une volonté personnelle et réfléchie, et, par son action propre, complète l'œuvre préméditée du destin.

Puis, cette œuvre amenée aux approches de l'achèvement final, l'homme de génie qui a conquis le pouvoir de régler la marche des événements et de peser sur les volontés contemporaines a, devant lui, un temps de repos, où il lui est permis de songer au lendemain et de vouloir en poser les assises.

C'est cette heure-là, pierre de touche des grandes forces humaines, que traverse le chancelier de l'Empire germanique.

Ce qu'il a fait, ce qu'il a combiné, ce qu'il a réalisé, peu m'importe aujourd'hui.

On le sait, on l'a raconté, commenté, amplifié.

Il a eu soin, lui-même, de diriger le mouvement historique dont il est le commencement et la fin.

Ce qui m'intéresse, c'est pas ce qu'il a fait, mais ce à quoi il pense, ce qui hante son esprit.

Il songe qu'il a fait l'Empire germanique et qu'il en a posé la couronne sur le front du maître ; mais aussi, qu'il n'a pas fait cette unité absolue de l'Allemagne qui est l'objectif suprême de ses efforts.

Il songe que la Baviere et la Saxe entrent, comme deux grandes épines monarchiques, dans les chairs de l'Allemagne impériale ; que le socialisme grandit, que les Guelfes et les Polonais le guettent et le harcèlent ; que la France continue sa veillée d'armes ; que l'Autriche se souvient quand même, et que la Russie ne voit pas, sans un dépit hautain, l'action impérieuse du Germain peser sur toutes les volontés, y compris la sienne.

Il songe que, au lendemain de sa mort, l'Europe accourera ce formidable cauchemar ; que tous ces hommes qui, aujourd'hui, prennent leur mot d'ordre à Varzin ou à Friedrichsruhe, se dégageront de cette compression irritante, et que, n'ayant plus devant eux le colosse redoutable, ils s'agrégeront peu à peu, pour se délivrer enfin de cette politique allemande qu'ils auront pendant si longtemps subie, sans jamais pouvoir la supporter.

Et il songe alors au jugement de l'histoire qui lui reprochera de n'avoir bâti que pour l'heure présente, et qui mettra en doute son génie tout entier, pour n'avoir pas fait une œuvre qui survive à son créateur lui-même. Mais cette œuvre, il ne la peut mettre à l'abri des assaillants qui guettent son départ pour monter à l'assaut, qu'en réalisant l'union absolue de l'Allemagne, d'une Allemagne s'appuyant, dans son unité, indestructible alors, pendant longtemps encore, sur le militarisme autoritaire de l'Empire et sur lui seul.

Il songe que cette unité absolue il ne pourra la créer et la cimenter que par une guerre nouvelle, et cette guerre, il ne veut pas, il ne peut pas la faire.

Lorsque, il y a quelques mois, la guerre semblait menaçante, l'empereur Guillaume Ier se fit commander un landau de voyage pour suivre l'armée.

Le chancelier comprit que le vieux soldat, qui n'a pas permis à son grand serviteur d'intervenir dans les affaires militaires, ne consentirait jamais à rester loin de l'armée, qu'il en garderait le commandement suprême, qu'il en suivrait les péripéties, qu'il en courrait les dangers, qu'il en supporterait les déplacements, les marches rapides et imprévues, les fatigues incessantes...., qu'il en mourrait.

Cette existence, conservée au prix de tant de soins, dont la conservation est la base de toutes ses combinaisons, même lointaines encore ; qui est le talisman protecteur de toutes ses entreprises, il sait qu'une guerre y mettrait fin, fatalement, et que, cette guerre, rien ne pourrait empêcher l'Empereur ni de la suivre ni d'y succomber.

Or, l'avénement du Kronprinz, c'est une halte périlleuse dans l'œuvre déjà réalisée, c'est une interruption fatale, un obstacle presque absolu à son achèvement définitif. Le prince héritier n'est ni un homme d'Etat ni un soldat.

Il a dit, il a répété les répugnances que lui font éprouver les horreurs de la guerre dont il a été le témoin écœuré, l'acteur régnant, le spectateur obligé.

On a gagné des batailles sous son nom, mais nul n'ignore le nom du vainqueur, et, lui-même, il n'a nul désir d'y substituer le sien. Le songe de sa santé, le malaise constant dont il est la victime, la mélancolie de sa nature, la résignation de son esprit, le silence qu'il fait avidement dans son âme, font de lui un instrument désespérant entre les mains du fondateur inassouvi de l'Empire allemand.

A un moment donné, lorsque la maladie dont il souffre apparaîtrait comme immédiatement fatale, on pourrait songer que, volontairement ou non, il ne monterait pas sur le trône de son père.

Mais, à côté de lui, au-dessus de lui, apparaît alors la kronprinzesse Victoria, qui, elle, a la ferme volonté de monter auprès de son époux les rares marches qui le séparent encore du trône impérial.

Elle a la ténacité des Cobourg, l'ardeur politique de la maison de Hanovre, l'orgueil de la couronne, les vertus hautes et impérieuses de sa mère, l'énergie qui s'impose à la volonté vaincue de son mari.

Elle a à prendre des revanches terribles ; elle a à répondre à ces avanies silencieusement hautaines qui laissent des traces si amères dans les cœurs fiers et résolus ; elle a à se souvenir de tout ce que lui a fait sentir l'autorité douceureuse et dure de cette impératrice Auguste, dont personne n'ainsi à parler, pour n'avoir pas à dévoiler le peu de sympathie qu'elle répand autour d'elle.

Elle hait le chancelier, qui le lui rend.

Elle ne lui a pas pardonné son jugement sur ses enfants, ses goûts oublieux, ses façons tenaces de la tenir à l'écart.

Elle ne veut être reléguée ni dans un coin de Potsdam ni dans un coin de Windsor ; elle ne veut pas mourir n'étant rien, après n'avoir été que ce qu'elle est à cette heure, elle veut avoir été impératrice, une semaine, un mois, un an, si le sort en décide ainsi, mais elle veut l'avoir été, et elle veut qu'on l'appelle "Majesté" jusqu'à la fin de ses jours.

Lorsque, il y a quelque temps, éclata aux yeux du monde la maladie du Prince Impérial, ce fut elle, la princesse Victoria, qui imposa, avec une énergie rare, avec une infatigable persistance, la consultation du spécialiste anglais, dont la science et les pronostics apportèrent la première espérance aux âmes découragées de l'entourage du Prince.

Depuis lors, elle n'a cessé de veiller sur le malade, elle lui a donné de son énergie et de sa force, et, par là, elle a ajouté au moins à cette résistance du corps, qui fait reculer parfois l'heure des fatales issues.

Mais, ce que redoute le chancelier, derrière l'énergie de la femme, derrière le dévouement de l'épouse, derrière l'orgueil de la princesse, ce sont les principes politiques de celle qui pourra être la souveraine. La princesse Victoria rêve pour l'Allemagne les institutions parlementaires, la disparition de la politique autoritaire et personnelle, l'accession large et complète de la nation au gouvernement du pays, c'est-à-dire tout ce que le chancelier considère comme la ruine de son œuvre, comme la perte de l'Allemagne impériale.

Quand même, derrière le Prince malade, s'abandonnant à l'influence de sa femme la princesse Victoria ne régnerait de nom, et ne gouvernerait de fait que pendant une seule année, le prince de Bismarck considérerait comme très graves les conséquences politiques de cette année de son gouvernement.

Ce qu'il redoute le plus, c'est de voir monter sur le trône le Prince absorbé et affaibli par la maladie, et subissant, dès lors, l'action politique de la future Impératrice.

C'est pourquoi, n'étant pas maître du destin, ce qu'il demande surtout à cette heure, c'est que la vie de l'Empereur se prolonge, pour donner à la science ou à la maladie le temps de triompher. Il ne craint point sur le trône de Kronprinz bien portant, il ne l'y craint que malade.

Mais, sa véritable espérance, le désir réel de ses conceptions, celui qu'il croit appelé et capable de les répondre, c'est le prince Guillaume, le petit fils de l'Empereur, l'héritier de l'héritier de la couronne. Après Guillaume Ier, celui en qui il met le plus d'espoir, celui qu'il aime le plus dans la famille impériale, c'est le prince qui doit gouverner et régner sous le nom de Guillaume II.

Celui-là, il est nourri des pensées de son grand-père et du chancelier ; il est admiré de l'un et du second, il est le confident de leurs volontés, il est leur égoïd et il est leur espoir.

Il a l'esprit politique autoritaire et militaire du grand Frédéric, que ses flatteurs prétendent retrouver en lui. Il aime les parades et les combats, les uniformes et les armes ; il aime moins les discours et du parlementarisme, il est le prince marqué dans la pensée du chancelier pour achever l'œuvre entreprise.

Il n'est pénétré de toutes ses ambitions, il a recueilli toutes ses haines, il a épousé toutes ses haines.

Il est fastueux, résolu, prompt : il a la force et il a le coup d'œil.

Il a dans l'âme des remous tentoniques du moyen âge.

Il a le mépris du Latin, la haine du France et du Gaulois, et quand la bise soulève les grains de sable placés du Brandebourg, il a d'irrésistibles poussées de descente à main armée vers les plaines ensoleillées du sud.

Eh bien! ce qui préoccupe à cette heure l'homme au chapeau mou que vous avez devant les yeux, ce ne sont ni la longue bataille navale, ni l'Turquie en sangue, ni l'Egypte qui sème la discorde, ni l'Autriche prête à se calmer, ni la Russie qui grince des dents, ni les incidents de la frontière qui réveillent l'Europe en sursaut! Toutes ces choses-là, l'heure venue, se régleront de façon ou d'autre ; mais, dans l'ombre, il se croit d'avance servi par le succès.

Toujours, son destin heureux a mis en face de lui des médiocrités dont il tirait un facile parti, et ce grand railleur n'a pas désappris l'art de faire chanter les corbeaux.

Non, ce n'est pas l'échiquier politique actuel de l'Europe, quelque complexe qu'il puisse être, qui le tourmente, car sa partie ne commence que là où sa volonté finit. Ce qui s'impose impérieusement, auxiensement, au souci de sa pensée, c'est la situation intime dont je viens de parler ; c'est le désir ardent de conserver, le plus longtemps possible, le vieux souverain sur qui repose encore l'édifice élevé par ses mains.

Il a besoin que sa vie se prolonge, que le Prince impérial ait vaincu la maladie qui, à cette heure encore, l'étreint d'une façon menaçante, que la couronne, du front imposant du vieil Empereur, passe sur une tête capable de la porter sans fléchir....

Le 1er juillet 1882, le docteur Fienzal et le docteur Théodore Keller entrèrent au Palais-Bourbon.

Il était sept heures du matin. Le président de la Chambre dormait encore. On le réveille.

"Sais-tu, lui dit le docteur Fienzal, que ton ami le général Skobeleff est mort?"

Gambetta pâlit. "Ce n'est pas possible!" s'écria-t-il.

"Cela n'est, malheureusement, que trop vrai", répondit le docteur Fienzal, et il ajouta : "Maintenant, il ne manque rait plus que tu meures, toi aussi."

"Ma foi, riposta Gambetta d'une voix un peu sourde, cela pourrait bien arriver....;" puis, d'un geste qui lui était familier, fermant le poing gauche au dessus de sa tête :

"Il a tant de chance, c't-animal-là!"

.....

Dans sa concision triviale, de mot que Gambetta venait de prononcer, six mois, jour pour jour, avant sa mort, était à la fois prophétique et profond.

Le prince Bismarck a pour lui "la chance," ce gros rire du destin qui s'éteint au seuil de la tombe ; mais, en vain vous chercheriez en lui cet élan mystérieux qui, au delà du tombeau, porte un nom vers les purs sommets de l'histoire.

Il ne laissera derrière lui ni un rayon qui éclaire ni un rayon qui réchauffe.

Il n'a fait éclore ni un livre, ni une statue, ni un homme!

Il a créé un empire formidable, oui ; mais cet empire hérissé, irrité, irritant, qui regarde l'Europe d'un œil de défi, et que l'Europe considère d'un regard oblique.

En prussianisant l'Allemagne, il lui a été la sympathie qui entourait jadis sa science profonde, sa modestie grave, sa simplicité laborieuse ; il a enlevé à Munich son sceptre artistique ; à Weimar sa couronne littéraire ; à Dresde son élégance industrielle.

Il a agité la seconde moitié de son siècle par une politique qui n'a pu engendrer que la haine ou la colère, la crainte ou la suspicion ; du sein des mœurs que l'on prétendait adoucies, il a fait jaillir mille passions barbares ; il a été de fer, toujours de fer, et aux heures suprêmes où l'humanité se plaît à évoquer le souvenir de ceux qui ont éclairé sa marche ou raffermi sa foi, elle ne trouvera pour lui ni un sourire dans son âme ni un battement dans son cœur.

BLOWITZ.

PORTUGAL.—Le gouvernement portugais a reçu, le 14 octobre, du Mozambique, un télégramme officiel qui annonce que le fameux Bonga du Zambèze a été battu par les troupes portugaises, et que ses 36 villages, défendus par des palissades, ont été détruits.

Le commerce libre au Zambèze est maintenant assuré.

DU DROIT DES AUTRES NATIONS DE S'OCCUPER DE LA SITUATION DE L'EGLISE ET DE LA PAPAUTÉ.—Nous lisons, dans l'*Osservatore Romano*, organe autorisé du Saint-Siège :

"Les premières notions rudimentaires juridiques suffisent pour comprendre que celui qui a un intérêt bien seulement légitime, mais suprême et *inaliénable*, a aussi le droit de le faire valoir, et qu'il dit avoir un tribunal national ou international auprès duquel il puisse le faire valoir.

"Si ce tribunal lui refuse ensuite la justice qu'il demande, son droit est opprimé ; mais il ne deviendra pas pour cela moins légitime, et celui qui refuse ne cessera pas de faire une œuvre odieusement illégitime.

"Or, y a-t-il un intérêt plus légitime, et par là même un droit plus sacré que celui des catholiques du monde entier à l'absolue indépendance de leur Chef suprême?

"Quel intérêt et quel droit plus sacré que celui que possèdent trois cents millions d'âmes, à pouvoir être assurés que le Magistère infaillible dont elles dépendent ne puisse, en aucune façon et par aucune force et puissance extérieure, être entravé dans l'exercice de son ministère?"

La *Gazette de France* nous annonce que le Vatican n'a été informé que par Vienne des incidents de l'entrevue de Friedrichsruhe. Mgr Galimberti a lui-même appris ces incidents par le prince de Reuss, ambassadeur d'Allemagne à Vienne ; mais antérieurement au voyage de M. Crispi, le nonce de Vienne avait conféré successivement avec M. de Bismarck et M. de Kalnoky.

On sait aujourd'hui, au Vatican, quel est l'arrangement dont M. de Bismarck a conseillé l'adoption à M. Crispi, et on se tiendra dans une grande réserve jusqu'au jour où des offres formelles seront faites. Mais, dans l'entourage de Léon XIII, on croit que le Pape n'acceptera pas les idées de M. de Bismarck.

POUR CONNAITRE, EXACTEMENT, L'ACIDITÉ DU VIN.—M. Tony-Garcin, en France, a, récemment, fait connaître un élégant procédé volumétrique d'acidimétrie des vins appelé à rendre de grands services dans l'industrie et le commerce des liquides. Si, dans quelques centimètres cubes d'un vin rouge franc, des cépages ordinaires et ne dépassant pas un an, c'est-à-dire dans les conditions ordinaires des vins rouges de commerce, on verse goutte à goutte une liqueur de soude caustique, telle qu'une liqueur normale, on observe les phénomènes suivants : la liqueur prend, sous l'action des doses successives de la solution de soude, les teintes ci-après : de rouge, le vin passe au carmin ; le carmin se fonce et se ternit ; carmin tirant au noir, violet noir, violet tire du vin noirâtre ; noir sans mélange de violet, c'est là le point de virage (précipité dans la liqueur), puis vert avec abondant précipité floconneux formé. Par un excès de réactif, la liqueur prend rapidement et garde la teinte vert feuille-morte. En résumé, le vin, de rouge passe au violet noir de plus en plus sale, lequel, à un moment donné, par une seule goutte, passe à une teinte noir brun, sans mélange de violet ni de vert : c'est le point exact de saturation. Il n'y a donc qu'à lire sur la burette la quantité de solution alcaline absorbée pour connaître exactement l'acidité du vin.

Gribollard rentre chez sa femme, après trois mois de vacances.

"Ah! disait-il à un ami, celui qui n'a pas connu les joies de la séparation ne peut pas savoir ce que valent les larmes du retour!

La Vigueur de Cheveux d'Ayer nettoie et active le jeune cheveu ; guérit la teigne et les démangeaisons. Supérieur pour la toilette.

Décédée, hier soir, à 8 heures, Dame Veuve J. C. HORNOT, née Marie Clémentine Garcia, à l'âge de 60 ans. Ses amis et connaissances ainsi que ceux des familles Hornot, Garcia, Zanit Dannaplez, Martin, Masson, Marrs et Bayard sont priés de assister à son convoi funèbre, sortant de ses enfants, rue Burgundy, No 234, entre Conti et Bienville, à 4 heures P. M. de la dernière résidence de la défunte, rue Burgundy, No 234 rue St Philippe, entre Conti et Bienville, à 4 heures P. M. de la dernière résidence. No 234 rue St Philippe, entre Bienville et Conti.

Décédé, hier soir à 10 heures, à l'âge de 67 ans TERENCE FIRMIN LEVASSEUR, natif de la Louisiane. Les amis et connaissances des familles Levasseur, Lanusse et Cousin sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu cette après-midi à 4 heures, du No. 282 rue St-Philippe.

Décédé, hier 27 octobre à 11 heures du soir, à l'âge de 60 ans, dame Veuve MARCELLIN ESNARD. Les amis et connaissances des familles Esnard, Molaison et Henri Carrière sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu cette après-midi à 4 heures. Le convoi partira de la résidence de son fils, 284 ru. St Philippe.

SERVICE FUNÈBRE.

Une messe sera dite lundi, 31 octobre 1887 à 7 heures du matin, à l'église St Augustin, pour le repos de l'âme de PIERRE DEJAN. Les amis et connaissances de la famille sont invités à y assister.

28 oct—3t

LIQUIDATION
Au dessous du coût
VINS, SHERRIES, LIQUEURS COGNACS, WHISKEYS, ETC., ETC.
B. TREMOULET
PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue du Canal.
8 nov86—1anPP

Salle de l'Association de Bienfaisance des Fils de la Louisiane.

Nouvelle-Orléans 26 octobre 1887.

Le bal et le concert complimentaires qui devaient avoir lieu le 16 de ce mois à l'occasion du 25me anniversaire de l'Association, auront lieu aux Faux Grounds, dimanche prochain 30 courant. Les invitations émises pour le 16 seront valables pour le 30.

JOSEPH V. BOPILL, Secr. Corr.

Itinéraire.

L'Association dans sa parade parcourra l'itinéraire suivant : de Esplanade, côté sud, à Royale, à Mandeville, à St Claude, à Marigny, à Frenchmen, à Champs Elysées, à Remparts à St-Louis à Royale, à Canal, à Remparts.

HENRI LANGHETE, Marshall.
A. F. QUERE, Président.
28 oct—3t

Salle de la Société de Bienfaisance des Bouchers de la Nouvelle-Orléans.—Nouvelle-Orléans, 26 octobre 1887.—Les officiers et membres de cette société se réuniront dimanche, le 30 octobre 1887, à 2 1/2 heures p. m., à la salle de la Société, coin Poydras et Dryades, pour célébrer le 21me anniversaire par une parade suivie d'un banquet. Tous les membres sont priés d'être présents à l'appel en habits noir, gants blanc, badge et insigne de la carte d'entrée au banquet.

La plus grande ponctualité est requise.

Par ordre du président,

P. ESTEBEN.

G. PÉRÉS, Secrétaire.

Itinéraire :

De la Salle à Remparts, Poydras côté sud, Richartes, Julia, Camp, Canal, Chartres, Ste-Anne, Levee, Esplanade, Remparts coin Kerlerec où le banquet aura lieu.

Messieurs les membres honoraires ainsi que Messieurs les invités sont priés de se joindre à la parade.

Par ordre du grand marshal,

J. SOUBDE.

28 oct—28,29,30.

Avis.

J'AI vendu mon stock d'épiceries de famille à M. ARISTIDE S. GELPI, et je sollicite en sa faveur le patronage de mes amis et du public en général. Je prie les personnes qui me doivent de vouloir bien régler entre les mains de M. Gelpi.

A. M. TOURNÉ.

J'appelle l'attention de mes amis sur l'annonce qui précède et je les prévients respectueusement que je continuerai la même guerre d'affaires (vente d'épiceries, de vins et de liqueurs), au local où se trouvait M. A. M. Tourné, No 19 rue Royale. Je m'efforcerai par mon exactitude et la promptitude avec laquelle tous les ordres seront remplis, à mériter la confiance dont l'ancienne maison était honorée.

23 oct—1 mon ARISTIDE S. GELPI.

POUR la TOUSSAINT
Travaux en fleurs naturelles,
aux plus bas prix.
Grand choix de
Formes en fil de fer, papiers à bouquets, couronnes en perles,
Grande exposition de travaux finis. Invitation de s'en rendre compte avant d'acheter ailleurs.
C. W. RICHLING, Fleuriste,
Rue Dauphine No 279,
près le Marché Français.
4 oct—sa1mov

Prof. CYRILLE C. THÉARD,
No 59 1/2 Union, Ru Bienville.
Leçons chez lui de 9 heures à 10 heures du matin et de 6 heures à 9 heures P. M.
Le Français, Anglais, Vocalisation, Toute des Langues, etc. 14 oct—

Voyez - Croyez - Achetez - Profitez du bon marché.
GRANDE VENTE DE CHAUSSURES POUR CLORE DES FACTURES.
—Variétés de Souliers et de Pantoufles—
PRIX PLUS BAS QUE LES PRIX DE GROS!!
10 Sous, 25 Sous, 50 Sous, 55 Sous, 75 sous, 95 Sous.
Bottes pour dames, 25 sous, $1.10, $1.15, $1.20, $1.50, $1.75, $2.00.
Bons Souliers d'école pour fillettes à $1. Bottes habillées pour fillettes 95 sous à $1.50.
Fabrication sur commande de chaussures pour dames et pour messieurs.
VENTE EN DÉTAIL DE SOULIERS PROVENANT DE LA FABRIQUE DE LA MAISON.
Bonne chaussure pour messieurs $1.50, $1.75, $2.00 et $2.50 la paire.
LA PLUS GRANDE MAISON DE CHAUSSURE (DÉTAIL ET GROS) DES ETATS-UNIS.
L'ÉTOILE ROUGE. L'ÉTOILE ROUGE.
(Maison ouverte le Samedi jusqu'à 10 heures.)
28 nov—2f ven. dim. Coin Canal et Passage de la Bourse.

PIANOS
—DE—
PLEYEL
—CHEZ—
Louis Grunewald,
18 rue Baronne et 127 rue du Canal.
La maison Grunewald annonce respectueusement à ses clients qu'elle a récemment fait des réductions considérables dans les prix de ses célèbres pianos et orgues, afin d'en faciliter l'achat aux acquéreurs les plus économes ; et, avec l'espoir d'en beaucoup vendre, elle a conclu des engagements les plus favorables avec les premiers fabricants de monde, mettant à même d'offrir des marchés au public, comme rarement il s'en présente. La maison possède dans le magasin un vaste assortiment de tous les genres facturés de pianos renommés dans le monde entier, STEINWAY, PLEYEL, HAARE, REID, SOHNER, PISCHER, PRAGE et les meilleures orgues telles que CLOUGH-WARREN, SCHONINGER. Elle est plus de cent pianos d'occasion de toutes les fabriques, qui seront vendus à moitié du leur coût. Ces pianos sont vendus payable mensuellement, afin de faire place pour les nouveaux pianos attendus.
MUSIQUE en feuilles et INSTRUMENTS de MUSIQUE de tous genres, en grand assortiment et aux prix les plus modiques.
CAMISES, LIVRES de musique et tout qui est du genre. Soyez certain de visiter ce magasin avant d'acheter ailleurs ou vous serez avantagés.
Louis Grunewald,
127 rue Canal
Et 18 rue Baronne, N.O.
*1oct—1an

V. ANSEMAN.
FLEURS POUR LA TOUSSAINT.
Exposé et en détail.
GRANDE Exhibition et vente au marché français aux légumes, le 31 octobre, toute la journée et le 1er novembre. Offres : 213 rue Canal et Esplanade, 1 rue Royale, 6 M. Pilgrim, et au salon de danse de MM. Brown et Brennan, aux cimetières de la Métairie en face du tirement. Si la stabilité est, on prendra des ordres et on livrera dans les deux offices, du 24 octobre au 31.
Résidence : 95 rue Carte et Murat ; prendre les rars de Canal and City Park ; le conducteur s'arrêtera chez M. Anseman. Une visite à nos offices et dessus dépargnera la moitié des dépenses.
M. L. Plunkinge, au Marché Poydras et M. L. Bacot 412 rue Dauphine M. Birt au Magasin, achetant chez moi, vend